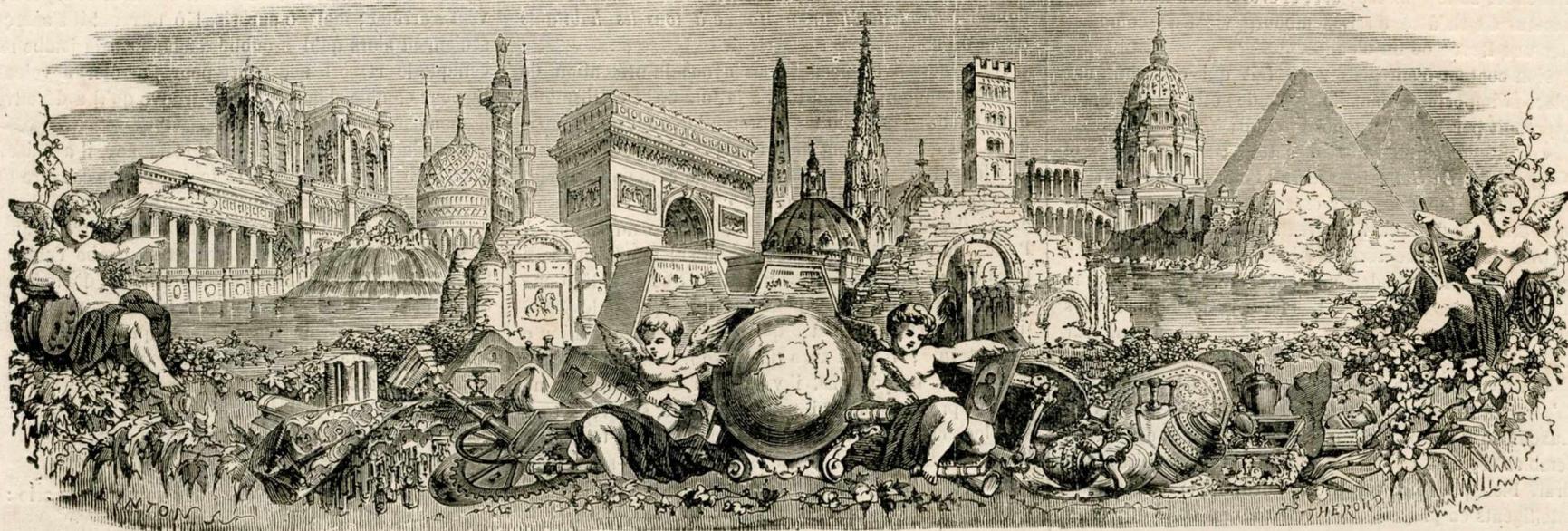


LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS.

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.

Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les départements.

Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche

LA COLLECTION DES 20 VOLUMES : 226 FRANCS.

44^e Année. N° 532. — 9 Novembre 1867.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

DIRECTEUR : POINTEL.

BUREAUX DE VENTE & D'ABONNEMENT 9, RUE DROUOT

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT :

9, RUE DROUOT

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — La saint Hubert, par F. D. — Revue anecdotique, par Lorédan Larchey. — Amparo, par Fernandez y Gonzalez. — Beaux-Arts, par Théodore Pelloquet. — Le pont Neuf en 1780, par Élie Berthet. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de

Lasalle. — Courrier de l'Exposition universelle, par Auguste Luchet. — Horlogerie de MM. Leroy et fils, par Léo de Bernard.

GRAVURES : Retraite des bandes armées sur Viterbe. — L'empereur d'Autriche et l'impératrice Eugénie visitent Versailles. — Visite au cachot de Marie-Antoinette. — La salle des Girondins. — Visite au Trianon, examen des objets ayant

appartenu à la reine Marie-Antoinette. — La conversion de saint Hubert. — La saint Hubert chez le garde. — La bénédiction des chiens. — La saint Hubert au château. — Visite de l'empereur d'Autriche, à Pierrefonds. — Banquet offert à l'empereur d'Autriche, à l'hôtel de ville de Paris. — Vue intérieure des ateliers de M. Baudon fils, à Lille. — Le Mois comique. — Le buffet de M. Sauvrezey. — Horlogerie de MM. Leroy et fils.



ITALIE. — Retraite des bandes armées sur Viterbe. (D'après le croquis de M. Meylan.)

teurs sans malice n'auraient point fait autrement. Ils se seraient, par exemple, trompés sur l'importance de la légende qu'ils avaient choisie pour sujet, et en auraient développé le récit au-delà de toute convenance.

Or, au théâtre, il est élémentaire de précipiter les événements; car les divers et puissants moyens de description dont on y dispose sont faits pour saisir vivement l'esprit du spectateur. Les situations y sont vite comprises, grâce aux décors, aux costumes, au dialogue et même à la musique, qui aident à les définir.... Mais depuis quelques années les librettistes ont perdu de vue cette loi essentielle. L'usage est de *faire long*. Et il en peut coûter cher; on a vu des pièces de théâtre tomber devant les bâillements, en dépit de l'idée ingénieuse qui en était le fond, mais dont on avait tiré cinq actes, quand un seul eût suffi.... D'où peut venir cette manie? On n'ose prêter aux auteurs l'improbable vanité d'accaparer à eux seuls toute la soirée, sans qu'il reste une petite demi-heure de disponible pour un lever de rideau.

Les *Bluets* n'ont que quatre actes. Mais, du train dont l'action y marche, cinq et même six actes étaient à redouter. Quand une fois les auteurs y ont établi une situation, ils ne sont pas gens à la dénouer de sitôt; ils la tournent et retournent avec complaisance, en ayant l'air de dire: après tout, qu'est-ce qui nous presse? Il n'est que telle heure.

La seule vengeance que je tirerai de ce long spectacle sera de le résumer en termes aussi brefs que possibles.

Nous sommes en Espagne. Une jeune fille du nom d'Estelle s'en va

Cueillir des bluets dans les blés,

ainsi que M. Victor Hugo, trois siècles plus tard, en donnait le conseil aux jeunes filles d'Espagne et d'autres lieux. Dans les blés, elle fait la rencontre du seigneur Fabio, qui s'éprend d'elle, tandis qu'elle s'éprend de lui.

Ce Fabio est le fils naturel du roi, lequel, pour reconnaître ses services militaires, l'adopte et lui accorde sa survivance au trône... Cependant, et par raison d'Etat, Estelle est, sur l'ordre du roi, jetée dans un couvent.

Tout le drame est dans ce dernier événement qui a fourni, il faut en convenir, une scène très-émouvante. Le théâtre représente l'intérieur d'une cathédrale; mais le décor est disposé de telle sorte que l'on voit deux étages de l'église. Au premier étage, se passe la cérémonie du couronnement de Fabio, tandis qu'au rez-de-chaussée (qui figure la crypte), Estelle agenouillée prononce ses vœux et prend le voile qui la consacre à Dieu pour toujours! La simultanéité de ces deux scènes est, comme je viens de le dire, d'un grand effet et très-théâtrale. Mais avant d'en venir à cette situation culminante, les auteurs ont pris leur temps.

Voilà le livret désavantageux dont M. Jules Cohen s'est inspiré. Ajoutez que son titre des *Bluets* n'a rien qui attire le passant et le fasse pâmer devant l'affiche. Il est même à remarquer qu'on a rendu impossibles en musique certaines fleurs et certains oiseaux, dont le seul nom évoque toutes les fadeurs de l'ancienne romance. Les bluets appartiennent à cette flore démodée, ainsi que les roses et les myosotis; quant aux tourterelles et aux hirondelles, il n'y faut plus songer. Peut-être y aurait-il à écrire un petit traité d'histoire naturelle à l'usage des compositeurs?

La musique de M. Jules Cohen a déjà subi plusieurs critiques, et nous arrivons un peu tard pour en parler longuement. On lui a reproché surtout les réminiscences qui s'y rencontrent. Dès les premières pages de l'ouverture, on y peut signaler, en effet, un duo de violoncelle et de petite flûte trop visiblement apparenté à la pastorale de l'ouverture de *Guillaume Tell*; et là-dessus pas d'erreur possible, la ressemblance des deux morceaux est facile à établir pièces en main. Mais nous ne nous attarderons pas à relever les autres passages de l'œuvre auxquels on pourrait chercher la même querelle.

La partition de M. Cohen, à la prendre dans son ensemble, est trop bruyante, trop monotone dans ses effets, et surtout trop développée. La plupart des morceaux y affectent des dimensions disproportionnées avec l'importance du motif qui en fait le sujet. Il faut que les « forts en thème » de la musique se défient, au théâtre du moins, de cette habileté acquise au Conservatoire, et qui consiste à faire un quart d'heure de symphonie avec une minute de mélodie. Les élèves de rhétorique apprennent aussi à tirer en longueur une proposition donnée, au moyen d'un artifice qui a nom l'amplification. Mais si le procédé est applicable aux discours académiques, il est d'un usage périlleux à la scène.

Ainsi la romance que chante le ténor dans le tableau des blés et qui est accompagnée par un contre-chant de violoncelle manque tout son effet, faute de concision. Je pourrais citer d'autres exemples de cette prolixité. J'aime mieux signaler quelques parties de l'œuvre relativement lumineuses: ainsi le premier chœur qui est d'une belle sonorité; ainsi encore la chanson des bluets que dit avec beaucoup de charme M^{lle} Nilsson accompagnée par un chœur de femmes. C'est la meilleure page de la partition.

Citons encore une valse chantée, qui sans être bien neuve de forme, a cependant plu par son rythme franc; puis un chœur de soldats venant présenter au roi les drapeaux pris sur les Sarrazins. Il est juste de reconnaître que ce morceau est d'une belle allure, et qu'il est traversé par un courant de passion que l'on chercherait vainement à d'autres endroits de la partition.

Les chanteurs ont fait de leur mieux. M^{lle} Nilsson, dont c'est la dernière création au Théâtre-Lyrique, a communiqué au personnage d'Estelle toutes ses grâces juvéniles; elle a surtout, dans la valse qu'elle chante au second acte, un cri dont l'accent douloureux est très-pénétrant. Le public remué a crié aussi, et a demandé bis. — M. Bosquin se tire bien du rôle de Fabio. Sa voix, sans être d'une qualité supérieure, se recommande par cette émission facile, cette souplesse qui sont les marques des chanteurs de race.

ALBERT DE LASALLE.

PUBLICATIONS NOUVELLES

DE LA

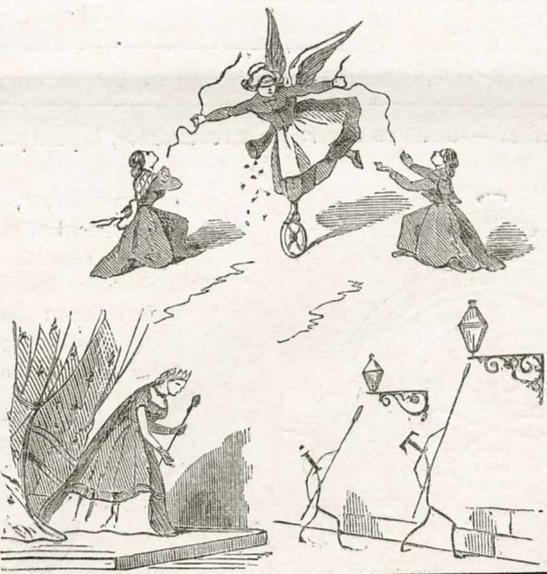
Librairie académique DIDIER et Co, 55, quai des Augustins.

PÉTRARQUE, étude d'après de nouveaux documents par M. A. Mézières, professeur à la Faculté de Paris. 1 vol. in-8°, 7 fr. 50 (franco).

L'ITALIE (de 1847 à 1865): *Correspondance politique de Massimo d'Azeglio*, publiée par M. E. Rendu. 1 vol. in-12, 3 fr. 50 (franco).

LE GOUVERNEMENT DES PAPES ET LES RÉVOLUTIONS DANS LES ÉTATS DE L'ÉGLISE, etc., par M. H. de l'Épinois. 1 vol. in-12, 3 fr. 50 (franco).

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Quand on a la force d'avouer ses fautes, on est à demi pardonné.

COURRIER DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE

XXXV

Le buffet de M. Sauvrezzy. — Fourneaux et calorifères de M. Baudon.

Nous l'avons eue, la prolongation! Seulement, nous la voulions grande et on nous l'a donnée petite. Trois jours! Les trois jours de grâce, et rien de plus; ce qu'autrefois tout condamné comptait entre la lecture et l'exécution de son jugement: le délai de providence et de pitié, le temps de se plaindre ou de se repentir avant que de souffrir, de payer ou de mourir! Sachons-en gré, néanmoins, surtout à cause du fruit pieux de ces trois jours qu'un temps frais et superbe aura favorisés. Leur produit sera, dit-on, pour soulager la misère, notre revers sombre. Trois jours de bonne action, c'est très-magnifique, savez-vous?

Par malheur, on l'a su mal et tard. La Commission, égarée par son adjectif, a gardé jusqu'au bout ses habitudes majestueuses. A qui la voulait pressentir là-

dessus, elle faisait répondre par un immuable *irrévo-cable*; de sorte que les exposants, depuis longtemps désenchantés, avaient leurs dispositions faites pour démentager au plus vite, et certains ont craint d'en perdre le profit. Tout se compte et s'escompte. Les étrangers, en particulier, peu charmés de notre hospitalité coûteuse, n'ont pas jugé beaucoup qu'il leur fallût s'associer à une générosité posthume; et le public, en donnant vingt sous pour ses pauvres, a pu regarder comment les joyeux Anglais emballent. Sans compter que ce public aumônier eût été plus nombreux, étant plus averti. Le *Moniteur* n'a parlé du fait que le jour même, et tout le monde encore ne lit pas le *Moniteur*.

Seule, l'Autriche, belle déjà, s'était de plus rafraîchie et parée: son jeune empereur venait exprès la voir, visiteur matinal, attentif et assidu. Sans doute aussi a-t-il été frappé, émerveillé, possédé. O souverains, comme cette paix universelle nuit à vos guerres rétrécies! Trois empereurs l'ont contemplée, cependant; des rois, je ne sais plus combien, et l'on parle toujours de se battre! Pour tant de fécondités qu'elle se répande, la sueur, sur terre, n'empêche pas le sang.

En somme, cette Exposition, qui a tout surpassé, ferme ses portes en plein succès: recherchée, assiégée, solennelle, ayant pour lui sourire le soleil et l'argent. C'est finir par une apothéose.

Nous donnons aujourd'hui le dessin d'un meuble exposé par la maison Sauvrezzy. Ce meuble est un buffet en noyer, dans le genre de la Renaissance. Il a été très-remarqué. Comme ampleur de lignes, mérite de construction et perfection de détails, nous n'hésitons pas à le mettre en tête de tous les buffets. Cela sent le maître puissant. Rien de vulgaire ni de conforme aux leçons apprises. L'artiste est allé voir le logis; il sait la fortune et la profession de celui qui l'habite; il a conçu et exécuté l'objet en rapport avec cet intérieur et ces conditions. Ainsi ne ferait et ne pourrait un fabricant par quantités et spécialités. Il est bon qu'il y ait de ceux-ci, mais il est meilleur qu'il y ait de ceux-là.

Ce grand buffet de dix pieds est à deux corps, aux coins arrondis. Des natures mortes sculptées décorent les portes inférieures. Le dessus à son milieu vide, pour recevoir les mets servis pendant le repas; des pilastres très-amples, ornés de fruits, en supportent l'entablement. L'étagère supérieure repose sur des consoles de forme neuve et hardie. Les quatre merveilleux panneaux du fond ont leur sculpture en natures vivantes, perdrix dans les blés, canards dans les roseaux, coq attaquant des canards, poule défendant ses poulets. Au centre, un trophée de chasse, d'où s'avance, trop petite, la tête d'un beau cerf. Tout cela bien animé et peuplé. Un meuble vivant et parlant.

La même main poétique et savante avait apporté, là-bas, pour le montrer pendant quelques jours seulement, un petit meuble de boudoir louis-seize, véritablement délicieux d'invention. C'est un bureau-serre-bijoux ou crédence, porté sur colonnes accouplées, la partie basse vide, le corps du haut plein, avec couronnement harmonieux d'écusson fleuri et de panaches. La construction est en bois de hêtre revêtu de laque obtenu à froid par un très-ingénieux travail de M. Bardoux.

Sur ce glacé de ton chamais clair ou café au lait, M. Camille Gontier, jeune artiste que Sauvrezzy a formé, a peint à l'huile une décoration d'enfants et de fleurs, accompagnée d'arabesques et de jeux de pinceau qui courent le long des lignes avec une volupté tout à fait suave et aérienne. C'est, nous a dit le maître, un meuble de mariée. Il ne se peut, en effet, rien de plus tendre et de plus chaste.

Nous félicitons sincèrement M. Gentil, un négociant amateur du beau travail, de s'être associé le pur et fier ébéniste que voilà. Son intention est d'étendre abondamment le cadre de production que ce cher artiste avait toujours dû restreindre; de cette façon, un plus grand nombre d'heureux auront leur part des richesses d'art dont Sauvrezzy est la source. Et en même temps comme on fera plus, on pourra faire à meilleur marché. Que M. Gentil soit béni!

La classe 24 a été doublement intéressante. Il y a le fond et il y avait la forme. Cette classe comprend l'éclairage et le chauffage. Nous avons éffleuré la première branche en parlant du grand lustre et des autres ouvrages de M. Philippe Goëlzer, si maigrement récompensé par un jury distrait, malgré le mérite incontestable d'une production économique de la lumière réunie aux beautés réelles de l'exécution. La seconde branche, celle des appareils de chauffage, n'est pas moins remarquable. Paris, Lille et Lyon sont les centres de cette fabrication; Guise, dans l'Aisne, et Coutances, dans la Manche, s'en occupent aussi pour la partie du bon marché. Elle consiste en fourneaux de cuisine, cheminées, poêles, calorifères à air chaud, à eau chaude, à vapeur, au gaz, etc. Les procédés de ventilation des lieux habités lui appartiennent également; sans ventilation, d'ailleurs, point de bonne calorification. La fonte de fer et la tôle en sont les éléments principaux; fontes et tôles du Nord et de l'Est, tôle glacée des Ardennes. Paris donnait aussi les matières premières; mais il se pourrait que bientôt cette production sévère et lourde lui pût être enlevée. Elle n'aime ni les loyers hauts, ni les octrois chers: fonte de 25 à 40 fr. les cent kilogrammes, tôle de 30 à 45 fr. doivent se fabriquer avec modestie.

Parmi les constructeurs d'appareils les plus savants et les plus considérables, il faut citer M. Baudon fils, ingénieur à Lille, dont plusieurs pièces magnifiques, entre autres un chauffeoir à horloge pour salle à manger et un calorifère à quatre feux superbement enrichi d'or, ont été véritablement admirées. M. Baudon, dans sa façon